

5 La télé

Et ça a marché ! L'oncle de Nadège n'avait rien à faire ce jour-là, pas de déraillement de train, pas d'enfant dévoré par un pitbull, pas d'incendie, pas de crime, rien. Alors, il avait dit « Pourquoi pas ? »

À 17 h 30, il déboulait avec son équipe, une grande perche au son et un petit nerveux à la caméra, sur le parking du supermarché où on leur avait donné rendez-vous. L'oncle de Nadège était habillé comme pour un safari en Afrique, gilet de toile plein de poches, barbe de trois jours et cheveux blancs hirsutes qui le faisaient ressembler à un hérisson albinos. Il n'avait pas l'air méchant, juste un peu idiot.

- Bonjour les gosses ! Alors, où ils sont vos phénomènes ?

D'abord, j'aime pas beaucoup qu'on dise « les gosses » et encore moins qu'on traite les Bonnot de « phénomènes ». On n'était pas à la foire, non ! Je lui ai demandé s'il avait pensé à apporter de la verroterie pour les indigènes et ça l'a fait marrer, ce grand crétin. Mes parents et moi, quand on va chez quelqu'un, on apporte toujours un petit truc, un bouquet, une bouteille. La télé, non, ils s'amènent eux et ils croient que ça suffit, rien que parce qu'ils ont marqué France 3 sur leurs blousons. Manque d'éducation.

- Nadine, Raoul, on va faire un plan large sur le supermarché et puis une interview des enfants devant, OK ?

La grande perche suivait le petit nerveux, un casque sur les oreilles qui lui donnait l'air d'un Mickey triste. Raoul, caméra sur l'épaule, cadrant l'entrée du supermarché, le ciel qui faisait paître son troupeau de nuages nonchalants et le bitume où déjà s'écrasaient quelques gouttes de pluie.

- Bon, on y va pour l'interview ?

- C'est tout bon, mais fissa, il commence à vaser !

Là, j'ai eu honte de mes potes. Ils parlaient tous en même temps en s'écrasant le nez sur la caméra. On n'y comprenait rien. Les gens s'arrêtaient avec leurs caddies en se demandant si c'était pour un film et ils se mettaient à sourire, alors qu'ils n'en avaient sûrement aucune envie. Jo, le tonton de Nadège, a commencé à s'énerver en disant que la pellicule était chère et que si ça continuait, il allait plier bagage. Il a pris sa nièce par la main et lui a demandé d'expliquer, elle toute seule, en gros plan. Nadège a refusé, parce qu'elle avait perdu une dent de devant et qu'elle ne voulait pas que le monde entier la voie comme ça. La foule commençait à s'agglutiner autour de nous et on ne savait plus très bien ce qu'on faisait là. Alors j'ai bousculé tout le monde et j'ai pris la parole. C'est pas évident quand il y a un gros œil noir de caméra qui te fixe, mais j'ai fait de mon mieux. C'est-à-dire que je n'avais pas commencé ma phrase que Jo a dit : « Coupez ! c'est bon. » Une dame m'a tapé sur l'épaule pour me demander si c'était un jeu et ce qu'il y avait à gagner.

- Bon, alors, vos malheureux, où ils sont ? On n'a pas que ça à faire, y' a un match de foot à couvrir dans une heure.

On les a conduits chez les Bonnot. L'œil de la caméra nous suivait partout. Le type qui la tenait se juchait sur un bidon de fuel, filmait à ras du sol, bondissait de-ci de-là en criant: « C'est bon, c'est bon ! » suivi de la grande gigasse, qui, visiblement avait envie d'être partout sur la terre, sauf ici.

Il ne pleuvait pas vraiment, juste de grosses gouttes par-ci par-là, qui tombaient au hasard, mais jamais l'une sur l'autre. Ça n'empêche que ça gadouillait fort à l'entrée du camp des Bonnot. Là, toute l'équipe s'est arrêtée, bloquée par une épaisse fumée. Jo a sorti un mouchoir et l'a mis sur son nez.

- Bon sang ! Mais qu'est-ce qu'ils font cuire là-dedans ? C'est des cannibales ?

- Non, ils nous invitent à une fête pour leur départ. Vous êtes des vrais baroudeurs, oui ou non ?

- Bien sûr, bien sûr, mais c'est quand même quelque chose ! . . .

Avant d'entrer dans le camp, la grande fille du son et le cameraman ont discuté un instant avec Jo. Ils parlaient de conditions syndicales et qu'à l'impossible nul n'était tenu, des trucs de grands qu'ont la trouille, quoi. Mais les Bonnot, qui nous attendaient, ont ouvert leur portail de plastique transparent et nous sommes tous entrés, comme pris dans une marée noire.

Le père Bonnot l'était déjà, plus noir que noir. Il jouait en virtuose d'un accordéon à moitié crevé, qui poussait des plaintes à vous déchirer le cœur, tandis que sa femme dansait autour du feu en se tordant les cheveux. Tout autour, la marmaille battait des mains en psalmodiant des choses incompréhensibles à tous ceux qui n'étaient pas des Bonnot. Trois kilomètres de merguez grillaient sur les braises. Jo roulait des yeux en disant : « Mais où on est là, où on est ? » J'ai repéré Beau qui retournait les saucisses et il m'a pris dans ses bras en me voyant.

- Salut, Beau, on t'a amené la télé.

- Une télé !... C'est gentil mais on n' a pas l'électricité...

- Mais non, « LA » télé, pour faire un reportage sur vous, pour que tout le monde sache comment vous vivez.

- Ah bon ?... T'es sûr que ça intéresse les gens ?

- Mais oui, faut qu'on parle de vous !

- T'es sûr ?...

- Ben...

J'en savait plus trop rien. La mère Bonnot donnait à boire un drôle de pinard aux gens de la télé et tous commençaient à être pompettes et à se trémousser au son de l'accordéon diabolique du père Bonnot. La grande perchman avait défait ses cheveux et rigolait sous les chatouilles de BonnotBossu qui semblait tout à coup redressé. Raoul poursuivait Bonnot-Bigleuse en lui demandant de le regarder droit dans les yeux. Quant à Jo, il tentait vainement d'interviewer Bonnot-deux-fois, dont l'interminable

bégaiement affolait le magnéto. Tout ce petit monde pataugeait gaiement dans la boue sans même se rendre compte qu'il pleuvait à seaux. Bonnot-Boiteuse, un sac poubelle sur la tête, m'a invité à danser. Entre ses bras, j'avais l'impression de rouler sur un vélo à roues carrées. J'ai jamais bu de ma vie, mais j'étais comme soûl, ça tournait, tournait, tournait ! ... Beau distribuait des sandwiches enveloppés dans du papier journal et tout le monde, sauf moi, qui avait déjà dégusté du hérisson aux navets, croquait sans plus s'occuper de savoir ce qu'il y avait dedans. Raoul avait perdu sa caméra, mais continuait à filmer à l'aide d'une vieille machine à coudre Singer qu'il portait sur son épaule en hurlant : « Super!... Super ! ... » La grande perchman, trempée jusqu'aux os, ondulait comme une noyée, l'œil vide et le sourire aux lèvres, bras tendus vers le ciel.

Je me suis écroulé sur un stock de pneus à côté de Jo, qui se tenait la tête à deux mains en répétant inlassablement :

- C'est pas possible, c'est pas possible...

- Qu'est-ce qu'est pas possible, Jo ?

- Mais tout ça !... Vous m'avez fait ; venir pour faire un reportage sur des misérables et ces gens-là sont mille fois plus heureux que nous. Je vais arrêter de bosser, tout vendre et partir sur la route, oui, c'est ce que je vais faire...

- Mais non, Jo, faut témoigner ! Vous êtes venus pour ça ! Faut aider les Bonnot, ils vont se faire virer !...

- Partir, oui, c'est ça, partir sans laisser d'adresse... libre !

Y' avait plus rien à en tirer. Un sourire béat aux lèvres, il fixait les escarbilles incandescentes qui virevoltaient vers le ciel de suie. Puis il s'est laissé tomber en ronflant, auréolé d'une couronne de chambre à air Michelin. Quelque chose me disait qu'une fois encore j'avais raté mon coup. Comment voulez-vous rendre des gens heureux quand ils le sont déjà ?

Je me sentais d'autant plus déprimé qu'autour de moi la fête battait son plein. Même mes copains de la SPB semblaient avoir totalement oublié leur mission. Ils tapaient dans leurs mains en rigolant comme des baleines autour du feu. Et puis je les ai vus un à un quitter le cercle, une main sur la bouche, l'autre sur le ventre, le teint verdâtre. Les merguez dont ils s'étaient gavés commençaient à faire leur effet et je me suis félicité de ne pas y avoir touché. Un vrai carnage ! À part les Bonnot qui semblaient immunisés, ça vomissait dans tous les coins, mes copains, la perchman, le cameraman et même l'oncle Jo qui gémissait dans son sommeil de plomb.

Beau m'a rejoint, tandis que je soutenais la tête de Nadège hoquetant, des larmes plein les yeux.

- Ben, qu'est-ce qu'ils ont ?

- Ils sont malades comme des chiens à cause de tes saletés de merguez pourries, voilà ce qu'ils ont !

- Tu crois ?... J'en ai mangé une douzaine et je me sens en pleine forme...

- C'est pas pareil, Beau, ils n'ont pas l'habitude.

- Ah!... Je vais demander à ma mère de leur faire une bonne tisane. Elle connaît les herbes qui guérissent !

- Non!... Vaut mieux pas, laisse-moi faire.

J'ai fouillé dans les poches de tonton Jo qui se tordait sur les pneumatiques et j'ai appelé le samu sur son portable. Dix minutes plus tard, deux ambulances zébraient la nuit de leurs gyrophares. Un des infirmiers, qui pourtant avait fait partie de Médecins sans Frontières, m'a confié qu'il n'avait jamais vu ça.

On a terminé la fête aux urgences de l'hôpital. On se serait crus dans *La Nuit des morts vivants*, quand les parents sont venus nous rechercher. J'étais le seul survivant, mais une grande tristesse m'envahissait. Je me sentais terriblement coupable. À cause de moi, mes copains avaient failli mourir et les Bonnot allaient passer pour de monstrueux empoisonneurs.

Je ne pouvais pas garder tout ça sur le cœur et, en arrivant à la maison, j'ai vidé mon sac en pleurant comme une madeleine entre les bras de mon père et de ma mère. Ma mère m'a embrassé partout sur le visage et mon père a dit :

- Tu n'as rien à te reprocher, Thomas, tu as fait ce que tu as pu. À présent, il faut laisser faire le destin, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

- Eh ben moi, je l'aime pas cette vie, et l'espoir, c'est de la daube ! Demain, toujours demain !... Pourquoi pas maintenant ? . . .

Je suis monté en courant dans ma chambre, bien décidé à me suicider. Seulement j'étais très fatigué et j'avais très faim. J'ai avalé un paquet entier de Granola et je me suis endormi aussitôt. Quitte à mourir, autant que ce soit en bonne santé.